

Claude Maillard

"La Grand Révolte, Le tragique de la technique "

Résistance. C'est le nom de ce qui me justifie dans ce paradoxe : demander à des psychanalystes de voter pour ce livre : *La Grande Révolte*.

Car c'est un paradoxe. Non seulement c'est un livre qui a déjà été primé (Prix des plus beaux livres français, le 3 mars dernier au Salon du livre), mais c'est un livre étrange, quasi inachetable, et qu'à peu près personne n'aura dans sa bibliothèque ; pour le consulter, il faudra aller là où il se trouve déjà à l'abri : dans les Très Grandes Bibliothèques où les intellectuels, les chercheurs et les nouveaux résistants trouveront les armes pour tenter de bloquer la Méga-Machine. Notamment : Rue d'Ulm, Alexandrie, Buenos Aires, Washington, Detroit...

C'est donc l'exact contraire d'un livre consommable, qu'on peut acheter dans les gares par exemple. Je le précise en contrepoint de ceux qui pensent que ce devrait être notre objectif pour asseoir largement l'autorité de la psychanalyse.

Je vous propose donc de choisir un livre difficile qui est, contrairement aux apparences – je le dis pour les lecteurs pressés – un livre clé pour la psychanalyse. C'est ce que je veux brièvement vous montrer.

La psychanalyse est née de la médecine, et de ce fait, loin d'en être une branche, elle en est une subversion radicale. Nous devons contester résolument et sans concessions au discours médical la régulation de la jouissance. Bien plus encore qu'à la religion, puisque l'ordre médical, ce qui a été admirablement démontré par Clavreul, est la base de ce qui fait aujourd'hui l'idéologie dominante et de ce qui tient lieu maintenant de politique. La folie sécuritaire autour de la grippe A qui nous coûte des milliards en est le dernier avatar absurde. Ubu-Santé règne en maître.

Pour qui n'avait pas le regard obstrué par le discours médical, l'analogie des salles communes d'enfants malades à l'Assistance Publique avec les camps était une évidence. Je dis que la révolte devant une telle déshumanisation d'êtres réduits à l'état de chair-symptôme fut un des piliers des espoirs mis dans la psychanalyse. C'était le cas de Jenny Aubry, par exemple, et je crois que c'est fondamentalement le cas de la plupart d'entre nous. Bien sur, aujourd'hui c'est plus sournois. C'est masqué derrière des couleurs pimpantes, des lieux et du matériel hi-tech, mais c'est exactement la même chose parce que cette déshumanisation tient au discours (pas nécessairement au savoir) médical lui-même. C'est un fait de structure. Et bien il faut «ça», cet objet-livre, pour le démasquer.

Ce serait déjà beaucoup, mais il y a plus encore avec ce livre. Il y a quelque chose qui, par delà la question politique, est intimement noué au noyau de l'acte analytique lui-même.

«Seule décisive est la condition littorale» avance Lacan au terme de son oeuvre analysante. Autrement dit, le décisif tient à la lettre elle-même ; bien au-delà des significations. Nous ne soulignons pas assez que ceci touche à la *lalanguentime* et singulière de chacun. Comme le disait Serge Leclaire à propos du nom propre, il y a un intime de l'écriture première qui doit être pris en compte dans la cure par-delà les

significations. C'était aussi la source de la passion de Lacan pour les *kakemono*. C'est fondamental, mais ce n'est pas le tout de savoir si ça s'écrit. Comme me le disait un de mes patients : «ça s'écrit en noir». Voilà peut-être, accompagné du travail sur le cadre et les lignes, l'essentiel dont témoigne ici Claude Maillard : ceci ne peut et ne doit être écrit qu'en rouge, en vert, en noir...

Là, nous sommes portés au coeur- même de la boîte noire où les choses de notre art s'enracinent : le trépied fondamental corps-langage-sujet.

Alors, écoutons Claude Maillard. Il y a urgence.

La Méga-Machine est en route. Elle abolit le privé, elle détruit l'intime, et elle nous rendra fous. L'ordre médical est son alibi majeur, mais elle tourne désormais toute seule, frappant tout le monde, même ses auteurs. Et à vrai dire, il n'y a aucun auteur. Nous aimons croire qu'il y a des conducteurs, mais il n'y en a plus. Ceux qui nous surveillent sont eux-mêmes surveillés ; les évaluateurs sont eux-mêmes évalués. Il n'y a plus que la Méga-Machine, et les têtes ont commencé à tomber. On ricane quand c'est la tête des puissants, sans comprendre que la prochaine tête c'est la sienne.

Nichés dans les rouages de la Méga-Machine – dans son bras thérapeutique ou artistique, par exemple – certains résistent au un par un. C'est le cas de Claude Maillard, et c'est exemplaire.

Pourquoi ? Parce qu'elle va là où la mort elle-même est assassinée. Ce faisant, elle découvre un problème crucial qu'elle pose à la psychanalyse : «en quelle langue le dire ?». Je la cite : *Trouver cette langue* (et j'ajouterai : lui donner sa voix, puisque l'objet-livre comporte également un CD) *pour que les cris muets et les appels inattendus de celles et ceux qui subissent les tortures des machines de la médicalerie labellée bien public prennent voie de la Grande Révolte.*

Alors, certes, c'est un trajet paradoxal, mais il pour l'essentiel isomorphe à celui de Lacan : déconstruire la textualité pour ne pas perdre la langue et «n'être pas perdu de langue»

J'ajouterai enfin, avec respect et discrétion, qu'il n'est pas étonnant que ceci soit en même temps un cri...le cri d'amour d'une femme pour son homme.

Olivier Grignon - 6 octobre 2009